

Brèves littéraires

Brèves

Manito querido

Hélène Lépine

Numéro 67, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4886ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lépine, H. (2004). *Manito querido*. *Brèves littéraires*, (67), 109–111.

HÉLÈNE LÉPINE

Manito querido

Manito querido,

Les labours s'achèvent. La terre d'ici va geler. Elle ne veut plus des tiens. Ils s'apprêtent à plier bagage en vue du retour. Dans leurs poches, un salaire de cueilleur de fraises ou de haricots. *Manito*, petit frère du Chiapas, tu ne peux t'imaginer la dureté de la terre gelée, son déni de nous. Elle s'endort en rêvant de sa fourrure de neige et nous oublie. Je t'écris parce que l'espoir me fuit et toi, tu t'en nourrissais. J'ignore ton adresse. *Calle de las Rosas ? Calle Morelo ?* Je pourrais donner ma lettre à Paco, à Manuel. Si seulement j'avais ta foi.

Manito, papillon de Palenque, venu se poser près de moi sur la place de l'église, il y a un an déjà. De tous les bancs de pierre alignés, tu avais choisi celui où j'étais assise. Tu portais ce pantalon noir bien repassé et cette chemisette des jours sacrés. *Primer domingo de Adviento*, le premier dimanche de l'Avent. *Que fais-tu ? Tu n'entres pas dans l'église avec les autres ? Non, j'attends mon père, il va venir me chercher.* Entre les mélodies liturgiques et les airs de marimba à l'autre bout de la place, tu choisisais ta chanson. Tu fredonnais quelques mesures en me regardant adresser une carte postale. Je t'ai montré :

les ruines de la cité maya qui m'avaient tant bouleversée. Les lignes nettes des temples, l'ordre d'un monde, le silence des vestiges tout près de ta petite ville. Ça ne t'intéressait pas. *À qui écris-tu ? À ton père ? Non, à mon mari. Pourquoi il n'est pas avec toi ton mari ? Parce qu'il travaille. Il fait quoi ton mari ? Il enseigne l'électronique. Je le connais. Tu le connais ? Oui, je l'ai vu l'autre jour à la télé. Il expliquait les transistors. Ah bon ! Et ton père qu'est-ce qu'il fait ? Il est là-bas, il va venir me chercher. Et toi, que veux-tu être plus tard ? Moi ? Oui, toi. Acteur américain. J'irai à la télé comme ton mari, mais pas pour parler des transistors. Pour parler de quoi alors ? De amor, claro !*

Manito, petit enfant de Palenque, tu as pris ma carte postale, l'as tournée, retournée. Tes mains cacao l'ont caressée. Tu as froncé les sourcils. Je t'ai senti perplexe. *¿Cuánto camino !*, as-tu dit. Tout ce chemin à parcourir pour une carte si fragile. *Je peux ? Quoi ? La signer ? Oui, pourquoi ? Eh bien, pour voyager ! Oui, bien sûr, claro. Ton mari est de l'autre côté, n'est-ce pas ? De l'autre côté ? Que veux-tu dire ? Tu t'es levé. Tu as cherché le soleil de midi. El sur, sí. Tu as pivoté vers l'opposé. Tu as pointé ton doigt cacao vers le nord, là-bas. Le nord, bien sûr, claro. L'autre côté de cette ligne invisible que tes yeux dessinaient, ignorant l'incommensurable distance entre mondes clos et la route si longue, de Palenque à la frontière, de tes rêves d'enfant à ton sort d'adulte. Toi si loin de la ligne de partage des richesses, tu rêvais de la franchir avec tes ailes frêles. Actor americano arrive sur carte volante. Tu as ri de tes propres mots et j'ai*

détourné mon regard vers les ruines de la cité de tes ancêtres, leurs rêves pétrifiés.

Leurs rêves pétrifiés et les rêves gelés de tes frères du Chiapas. J'ai pensé à eux, que je vois de ma fenêtre depuis quelques années. Ils courbent le dos tout l'été sur nos terres, s'échinent de l'aurore au couchant. *Ah ! ces travailleurs mexicains.* On s'étonne de leur vaillance, mais on ne leur accorde qu'une saison. Le maïs engrangé, un monde se referme. Le nord durci chasse les cueilleurs des contrées de cactus et de volcans. Ils relèvent la tête, soufflent sur leurs doigts cramoisis. Il leur faut retraverser la ligne de froideur, parcourir les villes et les vallées des puissants, ensuite les déserts, jusqu'à la ligne torride, la *gringa*, où calcine l'espoir. Le chemin est long jusqu'au pays des ancêtres. *Manito*, rentre chez toi. Oublie le nord et ses mensonges. Laisse-moi pleurer en silence les papillons sans défense. *Rentre chez toi, va rejoindre ton papa. ¿ Mi papá ? Oui, ton papa. Mais il est là-bas, de l'autre côté. Et je l'attends.*